

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI.

LOGEMENT

Nouvel, Soria, Ibos
Yves Lion
Henri Ciriani
Dusapin et Leclercq
Atelier 5
Rem Koolhaas. Oma
Alsop et Lyall
Zaha Hadid

CORBU ENCORE

A quoi sert-il ?
Marseille, 1950
Retour à Chandigarh

L'ARCHE

Passage au crible
du chantier
Tête-Défense

JOHNSON

Une architecture
qui a perdu son âme

LOGER ? OU BIEN RÉINVENTER LE MONDE ?

*"Voilà : le type entre,
il pose son chapeau ici..."
Et s'il faisait autrement ?
Entre espaces architecturés
et liberté d'usage,
quatre praticiens du logement
s'interrogent.*

Jean Nouvel : Quant à la nature profonde de ce que doit être un logement aujourd'hui, la seule donnée à peu près claire est la demande d'espace. Il est apparu que lorsqu'on aimait la vie, l'espace, et que l'on n'avait pas trop d'argent, il fallait s'expatrier, aller loin, pour trouver un petit pavillon ou un logement dont on pourrait payer le loyer. On peut avoir envie d'habiter la ville et de vivre dans un appartement aussi grand qu'une maison Phénix dans des conditions économiques comparables à celles du logement péri-urbain.

Il était important pour moi d'ouvrir la fenêtre. Nemausus ou Saint-Ouen ne se posent pas en tant que modèles mais dénouent, je crois, une situation bloquée. Il était important d'arriver à produire dans le système actuel des logements qui requalifient l'habitat en tant qu'autre « possible ». Mais on ne peut faire bouger que ce qui est de notre responsabilité directe. Il faut savoir ensuite comment un maître d'ouvrage loue ses appartements, s'il peut sortir de la logique de la surface corrigée...

Yves Lion : Gagner de la surface est évidemment un combat indispensable. Une des solutions peut être la réduction des parties communes. L'existence de relations sociales ne passe pas obligatoirement par des espaces spécifiques. C'est un point essentiel qui nous fera sans doute diverger, mais j'y crois beaucoup pour l'avoir personnellement expé-

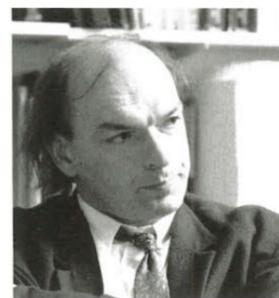
rimé. On peut gagner 15 à 20 % de surface en ramenant les parties communes à leur plus simple expression : un ascenseur, un escalier ; si l'on pouvait se passer de l'escalier, ce serait encore plus formidable !

Paul Chemetov : L'architecture dite moderne s'est constituée en s'appropriant un nouveau projet et un nouveau terrain d'exercice, le logement, qu'elle a défini en totalité. Depuis le coup d'arrêt donné aux grands ensembles, il y a une quinzaine d'années, le problème de l'écriture architecturale est devenu prépondérant. Les architectes s'y sont engouffrés, le manipulant dans tous les sens. Ils se sont en même temps affaiblis.

En outre, si l'on peut imaginer un degré de non finition du logement qui deviendrait le champ d'expression des habitants, certaines de ces propositions ne peuvent que s'accompagner de la régression de la place des architectes dans le logement.

Les agitations sur la forme me font réagir quelquefois de façon un peu vive car toute la production du logement doit aussi être analysée au regard des contraintes de normes, épouvantables. La surface corrigée, par exemple. Une cotation est faite en fonction de paramètres d'éclaircement, de confort, baignoire au sud, nombre de placards, surfaces extérieures... Le résultat est que le même mètre carré, dans un logement de 70 m² (100 m² c'est le socialisme sur terre, alors que 70 m² c'est le socialisme municipi-

Débat



Jean Nouvel



Yves Lion



Paul Chemetov



Renée Gailhoustet

pal), cotera 2,17 s'il est bien traité et 1,77 traité comme un cheval ! Des logements qui, en engagements financiers, ne coûtent pas plus chers, s'ils procurent plus de bien-être, fabriquent de la surface corrigée et sont alors loués à un niveau plus élevé. Première imbécillité !

Renée Gailhoustet : De la même façon, deux logements dont un est vécu comme mauvais et l'autre très agréable, peuvent avoir exactement le même loyer. Un bâtiment que je connais bien, réhabilité, horrible, sans modifications intéressantes, tout simplement « retapé », arrive après réhabilitation au même loyer qu'un bon Hlm. Sans être contre la réhabilitation, même sous cette forme (je serais plutôt pour une réhabilitation beaucoup plus lourde), j'estime qu'on arrive à un résultat proprement scandaleux.

Pour en revenir aux problèmes de distribution dont parlait Lion, on peut admettre que l'idée de la courserie qui serait un lieu social, a fait son temps. Du moins, une courserie comme celle de l'unité d'habitation de Marseille dont le caractère est purement fonctionnel. Des mythes comme celui de la rencontre sociale dans une organisation interne de l'immeuble ont été abandonnés depuis longtemps.

P.C. : Le problème de fond est celui du symbolique et du réel. Le rendement des appartements m'apparaît à peu près identique selon les modes de distribution, entre 72 et 75 % des surfaces hors

œuvres. La question est de décider si oui ou non l'on figure symboliquement, par quelques mètres cubes quelque part, la communauté qui vit là. Mettons ce choix héroïque de côté : statistiquement, les logements auront toujours un escalier, un ascenseur ; le problème n'est pas là. La comparaison entre la bagnole et le logement se trouve déjà chez Corbu, Lods et bien d'autres. Et aujourd'hui, en effet, on produit de plus en plus un logement avec des parties de bagnole. Mais la différence essentielle est que le logement, comme tout le bâtiment, inclut une part d'archaïsme. La construction est un monde à deux vitesses, à deux représentations, à deux histoires : un monde à deux temps. Et c'est précisément parce que le bâtiment est inscrit dans le lieu qu'il inclut de l'archaïsme. Son mode de production très particulier le caractérise comme un bien situé.

Il se peut que l'on aille vers des substituts de mobil-home. Les acteurs ne seront plus les architectes, mais des designers qui auront une autre place dans la production, tout aussi nécessaire. Cette donnée m'apparaît évidente.

Les expériences sont absolument nécessaires pour engendrer des situations de rupture nouvelles : une société qui ne crée pas de nouveaux modèles est sclérosée. Ceci posé, statistiquement, quand on regarde ce qui se passe sur le terrain, on constate une résistance diabolique à cette évolution,

GRUPE EXPANSION

SEPT 87 N 252

quelles que soient les modifications sociologiques, démographiques et culturelles. Il y a, bien sûr, des îlots d'exception : les logements de Saint-Ouen, Nemausus, d'autres qui font partie des 1 ou 2 % de logements interrogatifs qui se construisent par an en France. Mais on n'en compte guère plus.



J.N. : L'architecture en tant que lieu d'introduction dans le construit des valeurs d'une civilisation est une notion qui évolue comme certainement le mode d'habiter. On construit actuellement des produits obsolètes qui ne correspondent plus aux modes de vie ni aux aspirations de la plupart des gens. L'image d'un grand nombre de logements s'est dévalorisée : on n'a plus envie de vivre dans le Hlm blême dans toute sa caricature. Il n'est pas question d'en faire le procès historique. Il est simplement temps de dire : Stop ! On ne construit plus les bagnoles comme il y a trente ans ; on ne construit plus les logements comme il y a trente ans.



R.G. : Dans le discours de Nouvel, le logement apparaît comme un produit. Ce mot me fait toujours bondir, ce qui est parfaitement idiot d'ailleurs car c'est une réalité. Il est vrai qu'on ne construit pas de logements idéaux, que nos moyens ne sont pas idéaux ; on travaille comme tout le monde, avec ce que veulent bien construire les bétonneux ou les métalliers. Mais étudier un type de logement (je pense à l'étude d'Yves Lion) conduit à considérer le logement comme un produit. Le problème de fond est de savoir comment on va du logement dans la ville. Alors, bien sûr, on dit « architecture urbaine ». Ras le bol ! On a entendu tellement de trucs pénibles à ce sujet, ça s'est mis à recouvrir le décor sur les caisses. En revanche, quelle articulation existe-t-il entre la ville et le logement ? Comment vit-on dans la ville ? Voilà les dimensions qu'il ne faut pas occulter.

J.N. : Nous sommes grandement d'accord. Pour moi, le produit au sens objet de consommation,

comme les savonnettes, c'est les maisons des builders ou l'approche typologique : « vous en voulez combien de mètres ? ». Je défends, au contraire, des notions de contextualisme, de différence. A Saint-Ouen ou à Nîmes, les appartements offrent de grandes disparités, des modes d'habiter assez divers. Le logement n'est pas un produit de consommation, c'est un produit culturel. Mais il faut savoir que de plus en plus d'éléments, dans le logement, vont entrer dans la notion de produits de consommation. Et c'est là où je ne suis pas d'accord avec Chemetov : ce type d'approche n'est pas forcément de nature à rejeter les architectes. Au contraire. Un certain nombre de définitions ne seront plus de leur domaine, comme l'aménagement d'une salle de bains, par exemple. Mais, lorsqu'on entre dans une notion plus contextuelle d'analyse de l'urbain, tous ceux qui produisent justement ces savonnettes, ces objets de consommation, ils l'ont dans le baba ! Il faut aller vers un surplus de matière grise, pour créer ce « support » que doit être le logement. L'architecte n'a pas à déterminer le mode de vie comme l'utopiste de ce début de siècle ; mais à montrer un certain nombre de possibles. C'est là que sa responsabilité d'acteur culturel est engagée.

Quant à la discussion sur l'espace de distribution et l'espace social, l'approche en termes de généralité me gêne une fois de plus. Oui, il y a des moments où une course c'est bien. Ailleurs, ça peut être complètement idiot. Pourquoi vouloir raisonner en termes de type ? Dire : « il n'y a plus d'espace collectif », ou « on va jouer sur les espaces collectifs », cela n'a pas de sens. La seule constatation que l'on puisse faire, c'est que plus un logement est « social » entre guillemets, moins il a de fric et moins on sait entretenir les parties collectives. Elles deviennent sordides très rapidement.



Y.L. : Il faut être plus fondamental. Je me pose, après des gens très différents comme Anne Cauquelin, Henri Lefebvre ou Paul Virilio, une question : et si l'espace n'était plus la matière première de l'architecture ? C'est cela qui m'anime dans mon travail. Pour un tas d'architectes, il n'y a d'espace que dans la richesse et l'abondance de la volumétrie ; il n'y en aurait pas dans un écran de télévision, cela m'apparaît de plus en plus rétrograde au

moment où l'image prend la place que nous connaissons. Je n'ai aucune pudeur à dire que je fais des produits. Il y a dans la façon d'habiter, au sens heideggerien du terme, place pour plusieurs choses. Pour des produits, une machine à laver, une cuisine... et pour le reste. Lorsqu'on va lire, baisser au fond de son séjour, c'est autre chose. Pourquoi décider que « produit » est du langage de promoteur ? Un promoteur est aussi un acteur de l'aménagement de l'espace et franchement nous faisons un peu le même métier vis-à-vis du monde extérieur : on construit pour des gens qu'on ne connaît pas.

Il m'apparaît plus important de regarder si, dans le logement, il y a une place pour la durée, une place pour le changement. Par exemple, une famille de quatre personnes se retrouve un jour à deux. Pourquoi continuer d'habiter un quatre pièces ? Il faudra déménager alors qu'on était si bien là. Ce problème, celui de la durée, n'a plus rien à voir avec l'espace architectural au sens traditionnel. L'espace architectural, l'espace du projet... tout ce charabia ! Non, il y a des logements qu'on habite, avec le cul sur une chaise, des lits pour dormir ; et, si on peut rêver, en plus, dans tout ça, on rêvera peut-être plus avec une télé qu'avec une belle archi. Je remets en cause cette notion de belle archi qui a l'air de vous être si chère.

J.N. : C'est un discours qui me convient, mais je pense que la notion même d'espace a culturellement évolué : un bel espace peut devenir un espace basique et simple. Effectivement, l'espace peut s'appréhender aussi en deux dimensions. Mais ce n'est pas pour autant que ce ne serait pas de la belle architecture au sens où l'entendait Corbu : « Tout se passe à travers le jeu savant... ». C'est plutôt une autre émotion culturelle, liée à l'espace mais qui est devenue en opposition. On n'attend plus les mêmes choses du logement parce qu'on veut y introduire de plus en plus d'objets qui appartiennent à cette civilisation, de la nature des ready made comme les robots, la télé... On rend une pièce totalement archaïque à partir du moment où on y installe une télévision de la dernière génération. Le logement doit devenir un support et de moins en moins d'éléments doivent y être fixes et définitifs.

P.C. : C'est le cœur du débat. Les produits les plus savants, s'ils n'incorporent pas du symbole et du fantasme, ne font pas marcher le commerce ! Et je ne vois pas pourquoi un produit socialisé comme le logement n'obéirait pas à cette évidence. Pour revenir au bel espace, c'est, pour la plupart des gens, l'espace « informé » par des choses, par leur propre histoire, leur pratique,

et pas du tout par Tafuri ! Une poignée de porte, c'est mieux pour eux lorsqu'elle est en inox brossé plutôt qu'en bakélite. On sait bien que les pauvres n'aiment pas les 2 CV ! Dans les premiers logements Hlm que j'avais construits avec un politicien rénovateur, on avait fait une balance entre des plafonds en béton brut et des sols en parquet de châtaigniers. Il m'a vivement reproché de lui avoir donné ces plafonds pauvres et les a vite vendus de plâtre. Cette dichotomie est intéressante et m'a appris à devenir méfiant. Il existe un certain nombre de valeurs objectives : une porte stratifiée deux faces, c'est mieux qu'en isorel dur, c'est plus facile à nettoyer ; la porte réversible de Bruynzeel est encore plus intéressante car les sens peuvent décider de son sens d'ouverture. Les architectes feraient bien de savoir de quel côté de la fenêtre ils mettent l'argent.



J.N. : Je mets d'abord beaucoup d'argent pour la fenêtre ! Beaucoup qui peut apparaître aussi par la fenêtre, peut-être. Le logement social de ces dernières années a été essentiellement caractérisé par son absence d'architecture interne. On ne savait plus où on était. C'est une grande perte par rapport aux acquis du mouvement moderne. Les logements produits depuis dix ans ressemblent, vus de l'extérieur, à du « moderne » entre guillemets. Tu rentres dedans, c'est fini ! L'architecture ne doit pas s'arrêter à la porte d'entrée ou d'un côté de la fenêtre. La meilleure façon de mettre l'argent du bon côté, c'est d'en donner le plus possible à l'intérieur. Mais je te suis mal quand tu parles de portes stratifiées. C'est exactement le problème support / apport dont je parlais. Il faut que les gens puissent faire ce qu'ils veulent. Les architectes peuvent choisir où ils mettent leur argent. La tendance est d'aller mettre l'argent dans ce qui se voit. On se préoccupe des espaces publics, des cages d'escaliers, des loggias, de tout ce qui ronfle un peu. Et puis, quand on arrive entre les deux fenêtres, là, il n'y a plus rien. J'appelle ça caricature de l'architecture.

R.G. : C'est vrai. Mais il faut ajouter que c'était un discours extrêmement classique des promoteurs de l'époque des grands ensembles que de sérier aux architectes : « attention à vos prestations ; faites des prestations

convenables ; laissez tomber le reste, les prestations, les prestations » ! Ce discours m'a toujours hérisse. Qui n'a essayé de faire craquer la prestation Hlm ? Mais il suffit de visiter n'importe quelle opération, bonne ou mauvaise, pour retrouver toujours les mêmes. Dans les derniers bâtiments de Nouvel, on sort enfin de cette homogénéité, ce qui m'apparaît aussi intéressant que le gain de surface.

J.N. : Que met-on de l'autre côté de la fenêtre ? Pas n'importe quel escalier. Des escaliers, d'entrepôts Tolartois.

P.C. : Tu penses vraiment qu'un escalier en bois classique de chez Lapeyre serait une catastrophe ?

J.N. : Absolument ! Je ne veux pas d'escalier de chez Lapeyre.

Y.L. : C'est justement ce qui me gêne à Nemausus, cette espèce de continuité esthétique, ce vocabulaire écrit à partir de produits industriels élégants.

J.N. : Il y a une continuité stylistique, un accord direct entre les portes de garages, les cloisons industrielles, les marches de caillebotis, les garde-corps, les sols, le béton. C'est une esthétique qui résulte des conditions actuelles de production du logement social. J'ai raisonné de façon très basique : qu'y a-t-il de moins cher ? Le refends porteur. Bien, je le prends. En façade, le bardage industriel, ce n'est pas étonnant. L'escalier le moins cher, c'est un escalier d'entrepôt. Ce vocabulaire esthétique n'aurait peut-être pas pu être partagé il y a quinze ou vingt ans. Il est lié à des ambiances urbaines, ou à certaines approches artistiques contemporaines. La présence forte de l'architecture au plan interne, c'est aussi cette capacité de résistance du logement à l'occupant en tant qu'incitation.

On verra peut-être mon escalier dans cinq ans pour le remplacer par un Lapeyre. Mais au moins, cette définition culturelle du construit est assumée jusqu'au bout. On ne vit pas dans un appartement lambda. On vit là.

Y.L. : Tu penses que ton rôle d'architecte doit aller jusque là ?



J.N. : Oui.

Y.L. : C'est un avis que je ne partage pas du tout. Tu utilises davantage une esthétique industrielle que l'industrie. Et l'accumulation crée une esthétique. Les gens s'achètent des objets pour leur appartement. Je trouve formidable qu'il y ait des fauteuils Louis XIII dans des appartements

de Le Corbusier. C'est plus intéressant que des espaces homophones. L'appropriation passe par là. En choisissant des produits industriels avec une rigueur esthétique aussi grande que celle que tu soulignes, on continue à forcer la vie des gens. Notre job, c'est plutôt de favoriser des possibles, et d'admettre que notre architecture puisse être esquivée par les autres. Je suis très gêné par l'idée d'aller embarrasser la vie des gens par ma propre esthétique. C'est un problème plus vaste. On abouit à la question du style, comme la pose la situation catastrophique des musées en France aujourd'hui où l'architecture est plus importante que ce qu'on expose. Terme pour terme, on pourrait appliquer cette comparaison au logement... J'ai le sentiment que si l'on peut apporter quelque chose, c'est un peu de liberté, et surtout pas des contraintes. Mon travail actuel sur le logement est plutôt un travail sur la liberté mais c'est difficile parce que... « que de crimes on commet en ton nom ».

P.C. : Les gens ont une revendication essentielle, le micro-environnement : pouvoir contrôler le



papier peint et deux ou trois choses. Tu parles, Jean, de ton fort intérieur. Si on met un « t », je serais encore plus d'accord avec ton « fort ». Il y a besoin de choses fortes sur lesquelles prendre appui, mais il faut bien savoir qu'on est dans un mélange qui intervient dans un bien qui est multiple et diffus, certes on se stimule, mais notre position a ses propres limites. Si on te disait : faites six cents logements à Nîmes, tu n'en ferais pas six cents comme ça.

J.N. : C'est évident ! Je ne ferais pas six cents fois la même esthétique. Mais j'en définirais six cents. Je lutte contre l'idéologie de la fausse neutralité. Avec quoi la combattre, si ce n'est avec de l'esprit et de la définition ?

Y.L. : Ah non, avec de l'espace, ça me paraît plus intéressant. L'espace, ce n'est pas forcément au kilo. C'est à l'émotion l'espace... L'homme à sa fenêtre, pour reprendre une définition un peu kahnnienne, c'est quelque chose d'admirable, qui mérite qu'on y attache infiniment de prix. Il faut tenter toutes les expériences. Par contre, le choix de l'escalier...

R.G. : La notion de support/apport me paraît importante. Il faut donner des espaces que les gens

puissent aménager à leur manière. Mais c'est aussi le fruit d'un processus historique. Quand Lods faisait des Hlm, il dessinait des meubles de cuisine très raffinés. On sait très bien qu'aujourd'hui la cuisine se résume à un évier, point à la ligne. Quand Lion parle du passage des gaines qui déterminent tant de choses, je m'interroge. C'est un problème qui ne m'intéresse absolument pas, que je ne pose pas dans cet esprit. Par contre, le fait qu'un bâtiment soit inscrit dans une partie de ville, qu'à cet endroit il y ait d'autres éléments à mettre en œuvre, ceci m'apparaît beaucoup plus important. Il y a d'autres lieux à créer, indépendamment des fonctions à satisfaire. Dessiner un logement peut conduire à des solutions qui, justement, ne partent pas de la cellule type, de la position de la gaine imposée qu'il faudrait changer.

Depuis quelque temps, je travaille sur des immeubles collectifs en intégrant des logements-patios, ce qui présente un intérêt dans un centre ville animé et bruyant. Ces patios ne sont pas des accidents, ils sont vraiment inhérents à la conception de l'immeuble. La programmation de ces bâtiments est beaucoup plus complexe et intéressante qu'un empilement, bon ou mauvais. La discussion sur le logement isolé de son contexte ne me paraît pas pouvoir déboucher sur la diversification du logement qui est primordiale.

Y.L. : C'est donc le problème urbain qui est évoqué là, problème vis-à-vis duquel j'ai le sentiment que tous les théoriciens urbains ont écrit énormément et ont apporté très peu. Je ne connais pas d'espaces aussi peu urbains que ceux produits par les architectes de l'urbain. Cela me pose un énorme problème, moi qui ai tellement aimé le travail d'Aldo Rossi. On s'est délecté à lire un tas de bouquins merveilleux, où on rêvait de villes qui n'ont jamais existé, qui n'existeront jamais. Je sais maintenant qu'on a plus de chance de faire bouger l'urbain en travaillant sur les logements qu'en travaillant sur les rues. Ce qui est complètement paradoxal et, en même temps, a caractérisé une architecture à laquelle je te sais attachée (Renée) pour l'avoir faite ou y avoir largement contribué. C'est que cette architecture hyper-conviviale que vous avez produite à Ivry ne correspondait à aucune règle de l'urbain au sens de Maurice Culot ou de Léon Krier, mais qu'elle a produit des activités urbaines absolument extraordinaires. Elle a provoqué des chocs. Aujourd'hui, Paris est une ville qui crève sous l'urbain. François Loyer vient de sortir un bouquin sur la réhabilitation du XIX^e siècle pour produire le XXI^e siècle dans cette ville. C'est une sorte de crime contre la pensée du XXI^e siècle qui correspond certai-

nement à une demande sous-jacente.

Il faut arrêter de raisonner en référence à un homme générique qui n'existe pas, qui n'a existé que dans la tête de Le Corbusier, et ne plus jamais projeter en se disant « voilà, le type rentre, pose son chapeau, etc. » Et s'il faisait autrement ? Oublier l'objet, c'est ce qui me paraît déterminant pour travailler sur le logement aujourd'hui.

Lorsqu'un architecte commence à étudier une opération de logement, il fait en général comme s'il démarrait, comme si rien n'avait été fait avant. Pour faire des logements traditionnels correspondant à la demande d'un maître d'ouvrage, à certains canons de ce qu'on imagine être le consensus social sur le logement, on redémarre en général à zéro. On devrait pourtant avoir acquis une petite science sur le sujet. Pourquoi ne pas commencer avec une photocopieuse, pourquoi ne pas copier les bons logements ?

R.G. : C'est ce qui se fait depuis vingt ans.

Y.L. : Ça ne se fait plus beaucoup ; les architectes ont chaque fois l'impression de réinventer le



monde à travers la fabrication d'un logement.

P.C. : On est un certain nombre à déplorer cette perte d'expérience et de mémoire au travers de l'opération de changement de look du logement qui s'est effectué en France. Quand on prend le temps de regarder des logements des années cinquante, soixante, soixante-dix, actuellement voués aux gémonies, on se dit que certains étaient excellents, avec des solutions inventives, quelquefois de très grandes surfaces. J'ai découvert par hasard des logements de 125 m² dans des immeubles épouvantables ; reste qu'ils faisaient 125 m². Ces 2 ou 3 % d'exception ont toujours existé, et je revendique avec Lion le fait que les architectes aient au moins une ou deux générations de mémoire et intègrent dans leur travail la réflexion sur ce qui est encore debout et habité. Il n'est pas question de faire l'économie de la mémoire, de la culture. Nous sommes d'accord. Tout va bien...